

Racines socratiques de la culture dialogique

Karl-Martin Dietz

Depuis trente ans tout rond, est développé à l'institut Hardenberg de Heidelberg, ce qui a été connu entre temps comme conduite dialogique ou, selon le cas, culture dialogique. Avec cela, on désigne quelque chose de tout à fait spécifique et non pas simplement (comme beaucoup le pensent) que « l'on cause seulement ensemble ». Se parler les uns aux autres, ce n'est pas totalement exclu non plus, en effet, dans d'autres « cultures » ! Dans la culture dialogique, on cherche le dialogue sous des points de vue déterminés qui ont été décrits en détail.¹

Il y a aujourd'hui vraiment différentes conceptions du « dialogue ».² Socrate (469-399 av. J.-C.) a créé le dialogue comme une manière déterminée de parler et de penser. Les conversations dans lesquelles il embarquaient ces concitoyens athéniens, avaient lieu sans concertation préalable, sur le vif, « ici et maintenant », dans une situation quotidienne et partaient toujours d'un positionnement interrogatif existentiel, qui aboutissait à la connaissance de soi. Un motif essentiel pour lui en était la « sollicitude au sujet de soi-même », au sens d'une « préoccupation autour de l'âme propre ». On n'a pas à l'esprit quelque chose comme du nombrilisme ou du solipsisme mais quelque chose qui se trouve en opposition explicite avec la chasse à la richesse et au prestige, déjà usuelle à l'époque. En règle générale, les entretiens visaient l'excellence de l'être humain (*arete*, littéralement, qualité de ce qui est « au mieux ») ou bien ses articulations inférieures (équité, piété, courage, circonspection). Au moment où *arete* caractérisait encore l'attitude de la classe supérieure, on savait par convention de quoi il s'agissait. Mais à ce moment-là, dans les époques nouvelles « démocratiques » d'Athènes (depuis 461 av. J.-C.), chacun pouvait aspirer à l'*arete*, indépendamment de sa position sociétale. Et la pressante question correspondante apparut alors de la manière dont on l'acquerrait par le travail. Socrate insistait auprès de chacun de ses partenaires dialogiques, tout d'abord pour expliquer ce qu'est véritablement *arete* (ou selon le cas, courage, circonspection et autres) : sa question de mauvaise réputation : « qu'est-ce... ? ». À la réponse de laquelle les esprits se divisaient, à l'époque. Les « sophistes » contemporains (une sorte d'enseignants de la sagacité) y répondaient au sens de la « réussite dans la vie » : bien, est celui qui se fait sa place au Soleil ; et dans le même temps, ils promettaient à leurs élèves de parfaitement les entraîner à cette réussite. C'est aussi l'heure de la naissance de la rhétorique en Europe. Ils refusaient par contre de rechercher la « connaissance » (*épistémé* [d'où dérive une étude critique des opérations logiques des propositions théoriques et des résultats à partir desquels s'organisent une science, ou encore épistémologie, *ndf*]) et la déclaraient pour inatteignable en principe.

Connaissance et connaissance de soi

La question cognitive appartenait pourtant à ce que Socrate avait à cœur à l'instar d'une nécessité absolue. Le dialogue, qui était guidé par ses soins, n'était alors en aucun cas « *soft* » [en anglais dans le texte, *ndf*] ou n'engageait à rien — un aspect encore associé aujourd'hui à la conversation « dialogique ». Socrate exigeait des définitions conceptuellement claires et une procédure de démonstration réglementée. Cela va de soi aujourd'hui que c'est là le fondement du penser scientifique, or à l'époque c'était une nouveauté qui, selon le témoignage d'Aristote, avait été d'abord apportée dans l'histoire de l'esprit par Socrate.³

Beaucoup de ses concitoyens étaient fiers de leur « savoir » ; mais Socrate faisait valoir que l'on dût rendre compte d'un « savoir » véritable — sinon on ne possède qu'une « opinion » (*doxa*). Son interrogatoire, souvent vraiment insistant, il le comprenait comme une sorte d'aide à la connaissance de soi du partenaire dialogique. Parce qu'à l'occasion l'ignorance de celui-ci apparaissait alors au grand jour, Socrate se fit beaucoup d'ennemis. [« *Le premier qui dit la vérité, il doit être exécuté* », dit la chanson (Guy Béart)... *ndf*] Mais pour le moins pour les individus, ce qui lui tenait à cœur était aussi bien compris. En témoigne un petit épisode en marge du dialogue « *Lachès* ». Le bien connu général Nicias dit, à son partenaire dialogique, qui hésite quant à savoir s'il doit s'embarquer dans une conversation avec Socrate :

¹ Voir Karl-Martin Dietz : *Dialog. Die Kunst der Zusammenarbeit [Dialogue. L'art du travail ensemble]*, Heidelberg 2014 ; Karl-Martin Dietz & Thomas Kracht : *Dialogische Führung [Conduite dialogique]*, Francfort-sur-le-Main 2016 ; Karl-Martin Dietz : *Jeder Mensch ein Unternehmer [Tout un chacun entrepreneur]* Karlsruhe 2008; du même auteur: *Eigenständig im Sinne des Ganzen [Autonome dans l'esprit du tout]*, Heidelberg 2014.

² Voir la série *Perspectives du dialogue*, parus jusqu'à présent : Rudi Vandercruysse : *In der Ausrichtung auf den Anderen zu. Hans Trübs Ringen um eine dialogische Psychotherapie [Dans l'alignement vers les autres. Le combat de Hans Trüb pour une psychothérapie dialogique]*, Heidelberg 2018 ; Angelika Sandtmann : *Die Dialog-Vision von David Bohm. Denkmuster auf den Grund gehen [La vision-dialogue de David Bohm. Aller sur le fond d'un modèle du pesner]*, Heidelberg 2018 ; Ketevan Megrelischvili : *Das dichterische Wort als Ort der Begegnung. Paul Celan. [Le verbe poétique comme lieu de rencontre.]*, Heidelberg 2018 ; Karl-Martin Dietz : *Sokrates : ich – hier- jetzt [Socrate : Je - ici – maintenant]*, Heidelberg 2019.

³ Voir Aristote : *Métaphysique* 1078b, 27-32.

C'est que tu me parais ignorer que tout homme qui est en contact avec Socrate [par la conversation comme par la parenté] et s'approche de lui pour causer, quel que soit d'ailleurs le sujet qu'il ait mis sur le tapis, se voit infailliblement amené par le tour que prend la conversation à lui faire des confidences sur lui-même, sur son genre de vie actuel et sur sa vie passée, et, une fois qu'il en est arrivé là, il peut être sûr que Socrate ne le lâchera pas qu'il n'ait bien et dûment passé au crible tout ce qu'il lui aura dit. Pour moi, je suis habitué à ses façons et je vois qu'avec lui il faut absolument en passer par là, et je n'en serai pas quitte, moi non plus, j'en suis sûr. J'aime en effet à m'approcher de lui, Lysimaque, et je ne trouve pas du tout mauvais qu'on appelle notre attention sur le mal que nous avons pu faire ou que nous faisons encore. J'estime, au contraire, qu'on devient forcément plus prévoyant pour l'avenir, si l'on ne se dérobe pas à cette épreuve et si l'on veut et juge utile, suivant le mot de Solon, d'apprendre tant qu'on est en vie, au lieu de croire que la raison vient d'elle-même avec l'âge. En tout cas, ce n'est pour moi ni une nouveauté ni un désagrément d'être mis à l'épreuve par Socrate, et je savais presque d'avance que, lui présent, ce ne serait pas sur les jeunes gens que porterait la discussion, mais sur nous-mêmes. Je le répète donc : je ne vois pour ma part aucun inconvénient à ce que Socrate conduise notre entretien comme il lui plaira. Mais il faut voir ce qu'en pense Lachès.⁴

La recherche de la connaissance de soi était pour Socrate la base de départ du penser et avait par ailleurs comme conséquence que l'action devait étroitement s'en tenir à ce qui avait été pensé avant. (On voudrait parler d'une réalisation de soi en conséquence de la connaissance de soi, si ce terme n'était pas en usage aujourd'hui pour une attitude passablement différente [celle du « *self-made man* », voir l'article précédent De Martin Kollwijn, *ndt*]). Une mauvaise action reposait pour Socrate en définitive sur une erreur du penser. Or, au contraire des Sophistes, lui tentait de la clarifier. Les premiers dialogues de Platon témoignent de ce contraste, dans lesquels la question cognitive « Qu'est-ce ... ? » reste régulièrement sans réponse concluante. Les dialogues s'achèvent donc dans une « aporie » (textuellement : « impasse »). Conformément à cela, il n'y a de Socrate ni doctrine générale ni règle éthique. Mais un penseur qui n'accorde aucune valeur aux connaissances générales, semblait et semble, pour plus d'un de ceux qui sont nés après, difficilement saisissable. C'est bien pour cela qu'on tenta toujours, dans la défense de Socrate devant le tribunal, de découvrir un enseignement ou des principes. Par exemple quand Socrate formulait :

Voici, en effet, Athéniens la vraie règle de conduite : tout homme qui a choisi un poste parce qu'il le jugeait le plus honorable ou qu'il y a été placé par un chef, doit, selon moi, y rester, quel que soit le danger, et ne considérer ni la mort ni aucun autre péril, mais avant tout l'honneur.⁵

Avec un certain enthousiasme, tant de professeurs de grec ont fait apprendre cette phrase en grec par cœur à leurs élèves. Mais renferme-t-elle un message de fond de Socrate ? Elle sonne plutôt comme une conséquence de la « la réalisation de soi » caractérisée plus haut. Pour d'autres phrases pareillement valables en général, mais sonnait moins héroïquement, aucun enthousiasme n'est en tout cas observable, par exemple : « Il faut absolument, quand on veut combattre réellement pour la justice et si l'on veut vivre quelque temps, se confiner dans la vie privée et ne pas aborder la vie publique. »⁶ Dans les deux cas, il s'agit moins de principes d'enseignement normatifs que de conséquences intérieures de l'effort entrepris pour rester fidèle à soi-même.

Souci de l'âme

Si l'investigation philosophique de Socrate ne produit pas un « savoir » formulable — qu'y a-t-il d'intéressant alors en cela ? Cette question, qu'on ne cesse de poser n'a jusqu'à présent mené à aucune réponse satisfaisante. Le penser exact exigé par Socrate qui s'achève de fait toujours en aporie, a manifestement un autre sens que celui d'acquérir des connaissances. Il se trouve chez Socrate, comme déjà mentionné, au service de la connaissance de soi, qu'il place, en se référant expressément à l'inscription du temple de Delphes « Connais-toi toi-même », à la base de son penser investigateur. Ainsi fait-il appel pour cela à lui-même et chez ses semblables de ne permettre aucunes représentations non-contrôlées en conscience et soumet tout ce qu'on découvre en soi d'abord comme un présumé savoir, à une vérification détaillée (*elenchos*). La méditation de l'individu sur lui-même s'engage avec la réflexion sur soi n'excluant pas l'autocritique et débouchant dans une conduite de soi à l'instar d'une conséquence intérieure. Exprimée avec une distinction pertinente effectuée par Aristote plus tard : Il s'agit ici,

⁴ Platon : *Lachès*, 187e-188c. [Traduction française de Émile Chambry, dans Platon IV : *Premiers dialogues*, chez Garnier-Flammarion 1967 Paris. *Ndt*]

⁵ Platon : *Apologie de Socrate*, 28d 6-9. [Traduction française de Émile Chambry, : *Apologie de Socrate – Criton - Phédon*, chez Garnier-Flammarion 1965 Paris. *Ndt*]

⁶ À l'endroit cité précédemment, 31e3-32a3. [idem. *Ndt*]

non pas d'un « enseignement » (*mathein*), mais plutôt d'une « expérience » (*pathein*), c'est-à-dire de « se transposer dans un état » (*diatethenai*)⁷. Cette antithèse de *mathein* et *pathein* se trouve dans un fragment d'un écrit introductif d'Aristote, perdu dans sa totalité, *Sur la philosophie* (fr.15), lequel traite de l'action des Mystères sur leurs adeptes (*telourmenoi*). — Dans la « poétique », l'action de la tragédie sur le spectateur est décrite d'une manière analogue, notamment « en tant que purification » des affects auparavant excités (*katharsis pathematon*). D'une manière comparable avec cela il ne s'agissait pas non plus pour Socrate d'une augmentation de savoir, mais plutôt d'une attitude intérieure. Elle était introduite par l'autocontrôle du penser. Nous pouvons emprunter cela aux fragments (malheureusement parcimonieusement transmis seulement) des « socratiques » (philosophes autonomes dans la succession de Socrate). Le but des entretiens menés par Socrate portait là-dessus, à savoir, « reconnaître ses propres erreurs et se libérer d'elles ».⁸ — Pour la signification du penser dans la culture occidentale ultérieure, Socrate se tient à la croisée des chemins :

Si l'on passe en revue la série des philosophes que nous connaissons comme successeurs de Socrate, il est évident que Platon et Aristote ne s'y intègrent pas vraiment. Pour tous les autres socratiques il y avait notamment en commun la répulsion à l'encontre de l'activité d'enseignement et de la recherche scientifique. Tous n'allaient certes pas si loin qu'Antisthène, l'aïeul des cyniques. Quoique lui-même érudit et un homme aux intérêts multiples, il tenait nonobstant l'activité intellectuelle comme non nécessaire à la vraie vie. Rien que l'énergie socratique y suffisait, l'ischys socratique. [...] Si la philosophie avant Socrate s'était tournée vers de telles questions dont le traitement continu fit naître les sciences spécialisées, les Cyrénaïques, Mégariques et Cyniques, [...] dédaignèrent précisément cette activité. [...] Seul le philosophe Eschine était prêt, à reconnaître, pour le moins, la *mathemata* comme l'une des voies éventuelles vers la vraie vie.⁹

Le souci de l'âme (*epimeleia tes psyches*), le motif de vie de Socrate, commence tout évidemment avec une sorte de « purification » du penser des représentations non-contrôlées, opinions, préférences, penchants et préjugés. Le « dialogue », introduit dans l'histoire de l'esprit par Socrate, sert la culture de l'attitude intérieure, par laquelle l'individu peut dépasser son état de développement initial, c'est-à-dire « devenir meilleur ». À Socrate, succédèrent Platon, Aristote et le courant dominant de la philosophie et de la science européenne — mais d'un autre côté, aussi ceux qu'on appelle les « Socratiques » et avec eux, ceux qui accordaient de la valeur à la « vertu socratique » inhérente au penser lui-même (ischys).

Socrate et ses antagonistes aujourd'hui

Qu'est-ce que peut avoir à faire une « culture dialogique » d'aujourd'hui avec ce que Socrate avait à cœur, voici 2500 ans ? — dont le motif de vie, c'est le « souci de son âme » (« le souci de lui-même »), ce qui est redevenu actuel aujourd'hui sous une forme critique. Les obstacles intérieurs constatés par Socrate n'ont fait que croître encore considérablement durant ces dernières décennies. — Héraclite avait été le premier, quelques années avant Socrate, à parler d'une « âme » (*psyche*) de l'être humain vivant, qui possède une profondeur dynamique : « L'âme est propre au *Logos*, qui se multiplie lui-même » (fr.115). Il avait en tête, expressément avec cela, l'âme de tout être humain (« Tous les êtres humains y ont part, pour se reconnaître eux-mêmes et penser de manière compréhensible. » — fr. 116). On peut appréhender le *Logos* comme « l'élément commun » de toutes choses dans le monde et on peut le saisir dans l'âme humaine par le « penser » (*noein, phronein*) : « En commun est tout (=toutes choses et tous les êtres humains) le penser ? » (fr. 113)¹⁰ — L'affaire de Socrate, à savoir porter le souci de soi, agit telle une précision de l'affaire d'Héraclite, il est vrai aussi au moyen d'une focalisation sur la sphère de l'être humain : l'aspect cosmologique du *Logos*, chez Héraclite encore nettement inclu, est retiré chez Socrate.

⁷ Voir Ingemar Düring : *Aristoteles. Darstellung und Interpretation seines Denken [Aristote. Présentation et interprétation de son penser]*, Heidelberg 1966, p.543. [Dans *Philosophie de la liberté*, Steiner aplanit ce chemin clairement qui aboutit au fameux « état d'exception », permettant les premiers rudiments de la connaissance suprasensible ; or cet état doit sans cesse être recréé car il ne peut jamais être définitivement acquis ! *Ndl*]

⁸ Aristippe de Cyrène : fr.49, cité par Klaus Döring : *Der Sokrate des Aischines von Sphettos und die Frage nach dem historischen Sokrates [Le Socrate de Eschine de Sphettos et la question du Socrate historique]* dans *Hermes* 112 (1984), pp.16-30.

⁹ Albrecht Dihle : *Das Exemplum Socratis und die Wissenschaft [L'exemplum Socratis et la science]* dans Herbert Kessler (éditeur) : *Socrates-Studien V — Socrates Nachfolge und Eigenwege [Succession et cheminements propres de Socrate]* Kusterdingen 2011, p.117.

¹⁰ Voir Karl-Martin Dietz : *Heraclit von Ephesus — Metamorphosen des Geites [Héraclite d'Éphèse— Métamorphoses de l'esprit]* Vol. 3, Stuttgart 2004, pp.19-45.

Ce qui domine aujourd'hui dans la société, c'est, il est vrai, non pas le *Logos* d'Héraclite et de Socrate, mais le point de vue des antagonistes d'alors, des sophistes, pour lesquels il s'agissait d'avoir du succès personnel dans la vie (*eubulia*)¹¹ et non pas de réalité ni de vérité (*aletheia*). Un « constructivisme radical »¹², porté par de nombreuses spécialités scientifiques, déclare depuis environ 50 ans que la question posée au sujet de la « réalité » est obsolète et inscrit au lieu de celle-ci sur sa bannière, « ce qui se laisse réaliser (*machbarkeit*) », la « viabilité (en anglais, *viability*) » [l'état praticable débouchant sur la faisabilité, sans réfléchir au-delà d'où, entre autres, la catastrophe climatique. *ndt*].¹³ Cette attitude se trouve nettement en post-post-succession des sophistes du 5^{ème} siècle av. J.-C.¹⁴ Elle domine depuis quelques temps le discours public, avant tout dans les domaines de la biologie, la psychologie, la sociologie et l'économie. Au lieu d'un « souci de son âme », ce sont l'utilité et le profit immédiats, qui sont au premier plan. L'image de l'être humain, celle de l'*homo oeconomicus*, issue du 18^{ème} siècle, lui donne le ton à l'arrière-plan : l'être humain est *en soi* un être égoïste qui n'a en vu que son avantage personnel et procède par ailleurs de manière rationnelle de sorte que l'on peut escompter d'avance ses réactions. On part du fait que cela va de soi que tout un chacun pense à soi en premier lieu. Qui allègue autre chose, est victime d'une illusion ou bien veut consciemment s'illusionner ! Sur la base de cette supposée compréhension de soi les êtres humains sont aujourd'hui exposés à d'incessantes manipulations, qui étaient à peine pensables il y a quelques décennies encore.¹⁵

Dans la société industrielle disposer des êtres humains en les reliant à leurs semblables de manière autonomes pour produire un travail efficace en commun, c'est annoncer ce qu'est la « direction ». La plupart des innombrables théories sur la direction d'entreprise partent du principe de devoir « motiver » les êtres humains. « Motivation » veut dire ici, offrir des attraits de prestation, afin qu'ils fassent ce qu'ils ne feraient pas (soi disant) d'eux-mêmes, à savoir notoirement travailler de manière efficace. Depuis plus de cent ans, tout d'abord le travail corporel en tant que tel se voit découper en étapes individuelles faisant augmenter l'efficacité (Frederick W. Taylor : *Wissenschaftliche Betriebsführung [Direction d'exploitation scientifique]*)¹⁶, ce par quoi, un peu plus tard, l'utilisation du tapis roulant fut rendue possible par Henry Ford. On remarqua là-dessus bientôt que pour augmenter la motivation, on doit aussi se soucier de « l'âme » des ouvriers, il est vrai dans un sens autre que celui que Socrate avait à l'esprit. L'inclusion de « l'âme » dans le processus du travail a continué depuis à se développer toujours plus loin par étapes.¹⁷ Aujourd'hui on vise tout particulièrement des facultés spéciales de l'être humain pour l'engager à des objectifs très précis. Ainsi définit-on des « compétences » qui sont mesurables et exactement comparables. Un manuel récemment paru (dans sa troisième édition), consacre plus de 600 pages uniquement à la question de l'évaluation des compétences et décrit plus de 40 procédures de mesures.¹⁸ Le collaborateur se voit souvent réduit à un « porteur de prestations » avec des qualités définissables — des qualités pour lesquelles on l'engage de manière ciblée et que l'on peut au besoin encore « entraîner » et « optimiser » (telles sont les impressions courantes). D'innombrables « théories de direction » et « modèles » qui se trouvent en circulation rivalisent pour élever la productivité du travail de l'individu et pour prendre à l'occasion des soins pour que sa propre volonté ne vienne pas perturber les déroulements du travail prévus, possiblement même cela n'est même pas remarqué par la personne concernée. Non seulement le collaborateur, mais encore les « clients » sont rendus adaptables avec leurs méthodes de plus en plus précises et raffinées.

Demi-tour social

La tendance actuelle agit plutôt sous ce rapport à l'instar d'un programme d'opposition à Socrate. Celui-ci mettait tout en œuvre pour que l'être humain commençât à vivre et agir à partir de sa propre volonté et de sa propre responsabilité. Or sous cette forme, cela était nouveau dans l'histoire de l'Europe. Aujourd'hui c'est pourtant le contraire qui apparaît : avec les êtres humains on s'y prend de manière telle qu'ils ne remarquent pas comment cela leur arrive. Ils peuvent (et doivent) directement rendre compte des sources de leurs penser et de leur action devant eux-mêmes. Tout cela a naturellement d'incommensurables conséquences connues pour la

¹¹ Voir du même auteur : *Sokrates : ich –hier- jetzt...*, pp.83-93 et 103-111.

¹² Bernhard Pörksen: (éditeur): *Schlüsselwerke des Konstruktivismus [Œuvres –clefs du constructivisme]*, Wiesbaden 2015, p.34.

¹³ À l'endroit cité précédemment, pp.367-385.

¹⁴ Voir du même auteur : *Sokrates : ich –hier- jetzt...*, p.104.

¹⁵ Voir Otto Ulrich : *Algorithmen-Faschismus? [Algorithmes-fascisme]* dans *Die Drei* 4/2019, pp. 8 et suiv. et Peter Hensing : *Die digitalisierte Smart City [la smart city informatisée]* à l'endroit cité précédemment, pp.15 et suiv. [traduit en français (DDPH419.DOC) et disponible sans plus auprès du traducteur. *ndt*]

¹⁶ Voir Karl-Martin Dietz : *Die Suche nach Wirklichkeit [La quête de la réalité]*, Stuttgart 1988, pp.9-32.

¹⁷ Voir du même auteur : *Jeder Mensch ein Unternehmer [Tout un chacun entrepreneur]* Karlsruhe 2008, pp.35-48 [Un livre qui plairait grandement au Président Macron, *ndt*].

¹⁸ Voir John Erpenbeck, Lutz von Rosenstiel, Sven Grote & Werner Sauter (éditeur) : *Handbuch Kompetenzmessung [Manuel de mesure de compétence]*, Stuttgart 2017.

santé, la paix, le bien-être et la socialité en grand comme en petit [Et en plus « cerise sur le gâteau », comme on dit, il est question d'allonger la date de départ à la retraite à 69 ans en Allemagne ! *Ndl*].

Ne serait-ce pas possible, par contre, dans ces conditions, d'achever à fond la position « socratique » et de la laisser devenir culturellement efficace? Or cela est déjà entrepris. Par exemple, une idée de « culture dialogique » (ou encore, de « direction dialogique » ou selon le cas, « culture d'entreprise dialogique ») est développée depuis quelques trente ans à l'institut Hardenberg, qui sonde les possibilités pratiques et de vivre au sens des conquêtes socratiques : travail en commun sur la base de la dignité humaine (et pas de subordination), action à partir du propre discernement (et pas sous les ordres d'un autre) et à partir de l'originalité de l'individu (et pas avec des feuilles de route) ; vie en commun et travaux à partir d'initiatives et de responsabilité des individus (et non pas dirigée hiérarchiquement ou démocratiquement). Il ne s'agit pas simplement en cela d'une « amélioration » des conditions sociales mais encore d'un demi-tour à 180 degrés. Comment la qualité d'autonomie est acquise, non pas à l'instar d'un solipsisme [à savoir, sous une forme outrée d'idéalisme, *ndt*] mais au sens d'un « tout », dont je dois moi-même me clarifier l'ampleur ? Comment apparaît à la place de la « direction » des autres, jusqu'à présent, une auto-direction de chaque participant ? Comment prennent finalement naissance la communauté et le travail en commun à partir de la volonté de l'individu et non pas par sa « socialisation » dans un groupe ?

À notre époque d'informatisation croissante c'est devenu clair depuis longtemps : un « savoir » au sens de ce qui est en usage, peut être l'objet d'une formation de théorie scientifique, est moins cher par la technique informatique et plus efficace à appréhender. Un penser qui se restreint à l'alimentation et à la combinaison de données est parfaitement informatisable. Dans le même temps, il apparaît pourtant toujours plus nettement que l'aspect du penser apporté par Socrate, la réflexion sur soi, la connaissance de soi et la conduite de soi, nécessitent une attention croissante par l'être humain lui-même. Le penser qui est exigé ici n'est pas à déléguer à des machines (empathie), pour des résolutions volontaires, responsabilités, initiatives, etc. Pour des questions de ce type il s'agit de culture dialogique, qui gagne une actualité renforcée tout particulièrement du fait de l'époque informatisée.

Quelles attitudes intérieures et facultés reposent donc à la base de la culture dialogique, cela fut rédigé en détail ailleurs¹⁹ et est soumis depuis de nombreuses années à des essais ; il n'est pas nécessaire d'affirmer qu'on ne peut pas « entraîner » et ensuite « employer » simplement un tel genre de culture ; mais plutôt qu'elle réussit à la mesure de la manière dont les participants veulent la réaliser à partir de leur soi, après qu'ils ont appris à le connaître.

Die Drei 10/2019.

(Traduction Daniel Kmiciek)

Karl-Martin Dietz: est né en 1945, à Heidelberg. Étude de philologie classique; langues germaniques et philosophie, et outre cela aussi des sciences économiques à Heidelberg, Tübingen et Rome. Thèse avec un travail sur la philosophie pré-socratique. De 1974 à 1980, activité d'enseignement à l'université d'Heidelberg. En 1978 fondation du Friedrich von Herdenberg Institut für Kulturwissenschaften, avec Thomas Kracht: Hauptstraße 59, 69117 Heidelberg, tel. 06221-25134, Fax: 06221-21640, k.m.dietz@hardenberginstitut.de
Publication, voir www.hardenberginstitut.de

¹⁹ Voir la note 1.